

La légende des bouseux

Pierre Michon, *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel, 2007

Étienne Beaulieu

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, É. (2007). Compte rendu de [La légende des bouseux / Pierre Michon, *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel, 2007]. *Contre-jour*, (14), 161–164.

La légende des bouseux

Pierre Michon, *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel, 2007.

La parution en volume de ces articles égrenés dans des revues au fil d'une vingtaine d'années est l'occasion pour moi d'ouvrir à nouveau un Michon et de m'expliquer un peu avec moi-même sur cet auteur que je considère avec beaucoup comme l'un de nos contemporains capitaux. On apprend dans ce livre certaines données anecdotiques qui pourraient aisément servir d'interprétant à son œuvre, ce dont je m'en abstiendrai (on découvre entre autres qu'il a fait partie d'un groupe de rock'n'roll entre 16 et 25 ans (c'est son côté contre-culture), qu'il a une passion insoupçonnée pour la *Bible* (d'où la mythologie religieuse qui exsude de ses récits), pour Giono, Gracq, le latin d'église et qu'il a vendu 1918 exemplaires à la parution de son premier livre — oui, Michon, malgré sa célébrité est pauvre, c'est du moins ce qu'il dit, mais il y a bien sûr de la pose chez ce lecteur de Bourdieu qui a peur d'être exclu de facto d'un champ littéraire qui le porterait aux nues. Au-delà de tout ce fatras (malgré tout intéressant parce que c'est Michon), il y a un aspect de sa conception de la littérature qui m'échappe et me fascine à la fois. Dès la première lecture, cette « pensée » de la littérature m'a frappé. Je ne me souviens plus très bien du moment où j'ai découvert Michon, mais je me rappelle que ça été un choc, quelque chose de majeur. Il ne s'agit pas d'un de ces fameux souvenirs reconstitués après coup, que la renommée soudaine d'un auteur nous force à réécrire, comme les premières scènes d'une longue relation

qui bien souvent n'avait aucune importance au départ. Aussitôt refermée la couverture des *Vies minuscules*, pour être bien certain que je ne rêvais pas (oui, la littérature est encore vivante, petit miracle), j'ai bien pris soin d'avertir tout le monde autour de moi que « je » venais de découvrir un auteur majeur qui respirait toujours — pour découvrir ensuite que je criais au génie quinze ans après les unes du *Monde des livres* et les articles de Jean-Pierre Richard, d'Agnès Castiglione ou d'Yvan Farron. J'ai été ébloui et comme aveuglé par le style de Michon, par sa manière potache et brutale mêlée de grand style. Un pochtron prenait place dans l'Olympe, entre Verlaine et Faulkner. Ce n'était pas la boue changée en or, comme dans l'alchimie baudelairienne, qui cherche encore bourgeoisement à élever le presque rien au rang de valeur, mais plutôt, après 150 ans de démocratie, c'était la crasse telle quelle enluminée d'or, c'était la légende des bouseux racontée dans la langue de Chateaubriand. Le plus surprenant me semblait la capacité de Michon à raconter tout cela, ces vies de ratés d'un autre temps, ces auréoles reprises dans la boue où Baudelaire avait jeté la sienne, sans que cela fasse rire, mais qu'au contraire, il y ait là un sérieux littéraire retrouvé, une gloire du langage, toujours un peu ridicule dans son drapé, mais glorieuse malgré tout. Au moment de mes premières lectures de Michon, tout était mélangé cependant, je prenais ses thèmes religieux, omniprésents, pour un retour de la littérature à la foi, alors qu'il s'agit beaucoup plus d'un retour *littéraire* à la foi, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il s'agit d'un changement de registre important; mais c'est encore de la littérature, pas de la religion (« Il ne s'agit pas de ça du tout »), c'est de la foi *esthétisée*, qui n'exclut donc pas le doute radical du nihilisme contemporain. Comme Michon le dit sans détour, avec sa franchise rusée, « c'est de la rhétorique » — mais une rhétorique chauffée à blanc, ce qui n'est déjà plus dans l'esprit de la rhétorique même si ça demeure du pur effet de langage. Je dois avouer que j'entends maintenant chez Michon cette rhétorique de manière très distincte : il m'arrive en le lisant de trouver qu'il met trop de bleu ou qu'il entortillonne sa phrase comme une catin en lui donnant de grandes allures classiques et un petit déhanché vulgaire, pour la pose, pour « monter le bourrichon du bourgeois » à la Flaubert, l'une de ses références perpétuelles.

Il n'empêche : même si Michon se prend lui-même pour un auteur de l'avant-dernier siècle (« *Vies minuscules* est le dernier livre du XIX^e siècle »), il faut ajouter qu'il ne s'agit pas d'un retour au romantisme, comme on l'entend dans les cafés branchés ou aux tables à dîner des colloques où l'on fait profession d'être blasé. Avec Michon, c'est l'inverse qui se produit, quelque chose comme une résurgence *du* romantisme. Ce n'est pas l'auteur qui se tourne vers le passé (« Non, non, mille fois non. Je ne retourne à rien, je continue »), mais, à travers son œuvre, c'est le vieux fonds littéraire qui redevient accessible. Michon, c'est le romantisme qui revient vers nous, c'est le langage qui se laisse prendre à nouveau, un instant, pour une parole divine (« Dieu est le langage. Le point de jonction de la langue et du monde »). Le temps de l'œuvre cependant ne dure pas, au-dehors le nihilisme règne toujours (« Quand je n'écris pas, le nihilisme relève de l'évidence. Ce n'est pas moi qui suis nihiliste, c'est notre temps. Écrire, c'est s'arracher à ce temps »). C'est dire que la croyance de Michon est une affaire de foi dans l'œuvre et n'en sort pas (« Je crois en moi, en Dieu ou en la littérature quand j'écris — et seulement quand j'écris, dans cette surchauffe dont j'ai bien du mal à parler sans emphase »). Mais surtout, Michon rappelle que le romantisme (mot qu'il ne revendiquerait peut-être pas, mais qui nomme bien la chose) est beaucoup plus paradoxal qu'il n'y paraît : le romantisme n'est pas seulement l'exaltation et la croyance au langage, mais aussi et surtout une ironie métaphysique : « on doit être ironique avec ce à quoi on croit ». Voilà qui m'éclaire considérablement sur ma propre pensée et sur notre monde contemporain : la croyance toute seule ne se suffit pas (quoi de plus ennuyeux et de contraire à la pensée qu'un credo répété comme un chapelet) et doit être mise à distance par l'ironie, mais sans perdre de vue toutefois qu'il n'y a pas d'ironie sans croyance fondamentale en ce que l'on prend pour objet d'ironie. Le romantisme de Michon me frappe autant parce qu'il réussit à conjuguer deux tendances qui s'affrontent en moi sans qu'aucune puisse prendre le dessus : à lire Michon, cela me semble évident, la véritable pensée dont a besoin notre époque est une ironie croyante ou une croyance ironique. Sans quoi la véritable croyance serait un retour à ce qui n'a peut-être jamais été, tandis que l'ironie pure et simple serait une démission de la

pensée. Une manière de tenir à ce qu'il tient et d'à la fois laisser le témoin changer de main, voilà ce que me donne Michon : la main droite tendue pendant que la gauche se referme en un poing serré dans les poches — à moins qu'elle ne soit aux fesses de la serveuse, comme dans l'un de ses récits.

Je crois que ce que Michon révèle ainsi à son lecteur, sans trop insister et comme entre pochtrons (toujours cette petite ivresse à le lire, comme si j'étais au bar avec lui, Michon a le don de me rendre saoul, même en gardant les coudes sur la table) relève de la prose considérée comme la littérature elle-même. La pensée de Michon ne peut se déployer qu'en dehors du roman, mais dans le cadre de la prose. Héritier de Valéry, Michon critique le relativisme intrinsèque au roman : « L'œuvre longue — ce que l'on appelle aujourd'hui un roman — c'est l'acceptation du relatif, de la jactance, du travail. » Mais à l'inverse, Michon « aime le souffle de la prose, sa liberté ». Du roman, dont il a tâté sans succès, vers la prose, le parcours est celui d'une libération qui lui permet de laisser derrière ses tentatives de mettre en forme « un petit objet de trois cents pages qu'affectionne le marché sous le nom de roman » afin de conserver intact « le potentiel énergétique de la prose que le roman et ses péripéties perdent en chemin ». Qu'est-ce que cette « énergie » de la prose ? Idéal littéraire, la prose c'est l'entre deux formes, « le passage entre deux précipices [...], le mépris et la foi, le renoncement et la joie, la résolution de ces contraires, je veux dire leur formulation dans le moment même où leur opposition sera à son comble, et ceci dans une forme fictionnelle parfaitement adaptée ». La prose comme puissance littéraire, c'est-à-dire comme potentialité artistique non figée dans une forme (celle du roman par exemple), cela semble l'horizon de notre temps, sachant avec Michon que « c'est une imposture, mais nous n'avons que ça. L'art n'est rien, mais nous n'avons que l'art ».

Étienne Beaulieu